

## Des ouvrages de dame

Marie-Andrée Lamontagne

Volume 51, numéro 3 (287), février 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63795ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamontagne, M.-A. (2010). Des ouvrages de dame. *Liberté*, 51(3), 88–102.

## DES OUVRAGES DE DAME

« Qu'est-ce que le *moi*? » s'interrogeait il y a plus de quatre siècles, bien avant que le mot et la chose ne soient atteints de la boursouffure présente, un Blaise Pascal, en ajoutant du même souffle que le *moi*, quelle que soit sa nature, était haïssable en raison de sa vanité. « Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir<sup>1</sup>? » S'il est haïssable, en ce qu'il détourne de l'essentiel, le *moi* est d'abord insaisissable, étant formé de pièces et de strates multiples dont une vie, qui ne cesse d'en ajouter de nouvelles, ne suffit à faire le tour.

Malgré ce préambule, c'est bien par moi qu'il me faut maintenant en passer pour aborder le sujet ici traité à l'invitation de la revue *Liberté*. Je parlerai de moi, non parce qu'un tel *objet* d'étude présente en soi de l'intérêt, mais parce qu'il me semble que c'est à travers un filtre personnel que le *sujet* de cette réflexion est susceptible de révéler tous ses enjeux, et que c'est précisément pour avoir été trop souvent envisagé sous le seul angle collectif qu'il me paraît n'avoir été traité que superficiellement. Du coup, la cause semble entendue pour bien des gens, alors que pour moi elle ne l'est pas du tout.

De quoi s'agit-il? La féminisation des titres, plus particulièrement l'usage, si répandu au Québec, du mot « écrivaine », adopté

1. Blaise Pascal, *Pensées* dans *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, coll. « L'intégrale », 1963, p. 591 (fragment 323 dans l'édition Brunschvicg, 688 dans l'édition Lafuma).

sans débat, sans état d'âme, si ce n'est avec l'empressement de la bonne conscience, n'est pas le sujet de cette réflexion : elle en est l'illustration, voire un symptôme. La littérature, tel est mon sujet, et plus particulièrement ses prolongements appelés « la littérature et les femmes », « la littérature des femmes », « la littérature féminine », toutes dénominations aux contours flous, ce qui ajoute à leur intérêt. En revanche, la catégorie « littérature féministe », aussi variée qu'elle soit dans ses manifestations, m'apparaît d'emblée intelligible grâce à son suffixe, qui éclaire sur son approche. On peut disputer des mérites respectifs d'ouvrages aussi divers que *A Vindication of the Rights of Woman* (1792, Mary Wollstonecraft), *A Room of One's Own* (1929, Virginia Woolf), *The Golden Notebook* (1962, Doris Lessing), *The Women's Room* (1977, Marilyn French) ou *Le deuxième sexe* (1949, Simone de Beauvoir). Il n'empêche qu'aucun doute n'est permis sur le propos et la démonstration. Ces livres appartiennent à la littérature féministe, parce qu'ils défendent la cause des femmes. Telle est en effet la force du langage — elle tient parfois à un suffixe — qu'il aide à s'orienter dans la pensée, les idées, le réel.

Le langage, pour la non-linguiste que je suis, est un code cohérent, construit et reconstruit par des siècles d'un usage tour à tour stable et changeant. Les langues sont les multiples déclinaisons du langage. J'aime les langues, leurs ressources, leurs possibilités, leurs variations, leur histoire. Certes, j'aime les langues d'un amour intéressé d'écrivain. Comme l'interprète fait corps avec son instrument de musique et en tire une harmonie en conjuguant dons et discipline ; comme l'artisan range avec soin sa varlope et son poinçon sur l'établi et effleure d'une main experte ce qui est tout sauf une planche de bois ; ainsi la langue est-elle pour un écrivain. Et, comme tout un chacun peut assembler trois bouts de bois et appeler le résultat « étagère », ou taper avec ardeur sur un djembé, sous le regard indulgent de ses amis, et appeler le résultat « musique », tout un chacun peut faire des phrases et appeler le résultat « texte » ou « discours », même si la langue relève aussi d'un autre ordre. L'instruction permet d'accéder au premier étage de la maison, mais la fonction utilitaire de la langue est trompeuse quant à sa véritable nature. Quiconque manie les mots peut croire qu'il en est le maître et oublier qu'il n'est que le rouage d'un ordre supérieur appelé la langue, celle-ci pourvue d'une direction et d'une nature propres, son « génie », au sens étymologique du terme, fait d'apports, de rejets, de métamorphoses, de

permanence, de durée, d'harmonie et de beautés engendrées par la maîtrise d'un art d'où naîtra le style.

On aurait tort de voir dans cette conception une quelconque mystique de la langue, réservée à une élite lettrée, puisque chacun, à défaut d'être en mesure de la pratiquer, peut en voir les effets, dans la littérature comme dans la communication la plus banale. Même l'ignorant des subtilités de la langue, même le plus réfractaire aux lois de la grammaire et de la syntaxe, même un semi-analphabète (et peut-être surtout lui) peut apprécier la « belle ouvrage » d'une phrase bien écrite, sans enflure, où chaque mot, juste, précis, est à sa place ; où les trouvailles, les images, le sens surgissent d'un savoir-faire, non du hasard, de l'ignorance ou d'une furieuse envie d'être original ; où tout le travail, réel, exigeant, a consisté à effacer les traces du travail, pour donner à la phrase le mouvement qui la fera couler de source. Cet achèvement-là, chacun peut le voir quand il est atteint. Le problème, c'est que trop peu de gens ne voient pas quand il fait défaut, c'est-à-dire le plus souvent. Quant à en être affligés...

Ma réflexion sur la littérature et sur les catégories littéraires mentionnées plus tôt prendra donc d'abord la forme de considérations sur la langue et sur les torsions que l'idéologie lui inflige régulièrement. Faut-il s'étonner d'un tel détournement ? Les mots ne sont pas anodins. Ils sont proférés par des êtres de chair et de sang, dans un but précis, et ils renvoient à des choses réelles, ayant existé, en passe de l'être, ou que certains voudraient voir advenir. Des convictions à l'idéologie, il n'y a parfois qu'un pas, celui de l'aveugle, bien décidé à s'engager dans le passage clouté, même s'il n'y voit goutte. C'est ainsi que, au nom de l'idéologie, Staline a pu faire défiler ses chars en tapant sur des djembés appelés « dictature du prolétariat » et « démocratie populaire », sans jamais tenir du garçon souriant qui s'amuse à faire de la musique entre amis. Staline a voulu obliger le réel — tout le réel — à correspondre à la vision qu'il s'en faisait (avec lui au centre), et a eu recours à des mots opportunément forgés, par lui ou par d'autres, pour légitimer sa vision. L'histoire abonde d'exemples de cette sorte.

Voilà pourquoi mon premier mouvement est de voir dans tout néologisme un mot d'abord pourvu d'un coefficient idéologique plus ou moins élevé. Il ne s'agit pas de s'interdire le recours aux néologismes. Il s'agit de comprendre ce que ces mots ambitionnent de faire, ce qu'ils font, à partir du moment où ils sont adoptés sans réfléchir. Ignorance, jargon, bêtise : notre époque, enivrée d'elle-même et qui

multiplie les néologismes dans tant de domaines, fait trop souvent l'économie de cette réflexion.

N'ayant pas perdu de vue mon sujet, j'entends déjà l'objection : c'est précisément parce que la présence des femmes est devenue une réalité dans la plupart des professions qu'il convient maintenant d'écrire en français, puisque c'est de cette langue qu'il s'agit, « docteure », « professeure », « sculpteure » ou « première ministre ». En somme, c'est la langue qui serait en retard sur la réalité et devrait s'ajuster. Est-ce si sûr ? Passons sur l'arrogance de modernes qui consiste à croire que l'activité professionnelle des femmes est chose tout à fait nouvelle, et les mots pour la désigner à inventer. Passons sur le parti pris et l'effet de mode qui décrètent que la féminisation par l'ajout d'un *e* final est celle qui convient le mieux à la sensibilité de l'heure, rendant suspectes les formes anciennes (« doctoresse », « factrice », « bourrelle ») ou éprouvées (« danseuse », « éditrice »). Ringardes ou non, ces manières de féminiser les titres, jusques et y compris celui de « bourreau », montrent bien que les femmes n'ont pas attendu la seconde moitié du *xx*<sup>e</sup> siècle pour exercer certaines professions, même si c'était parfois par l'entremise de leur mari. Passons, passons. Et admettons, en faisant preuve de bonne volonté, et aussi pour avoir la paix, que l'actuelle manière de féminiser les titres saura s'imposer, à l'usage, dans la francophonie, usage dont le Québec, animé de l'esprit pionnier du Nouveau Monde, se veut la pointe avancée. Je ne féminise pas ces mots, mais disons que, dans ma grande bienveillance, je leur reconnais le droit de m'écorcher les oreilles.

Il n'empêche qu'« écrivaine » ne passe pas. Mais alors pourquoi est-ce que je résiste aussi farouchement à une étiquette bien intentionnée, revendiquée par les unes comme une forme de légitimation, adoptée par les autres comme un dédouanement ou une marque de respect ? Je vois bien que l'usage du mot « écrivaine » s'est répandu à toute vitesse au Québec et qu'il apparaît çà et là en France. J'ai donc voulu comprendre les raisons d'une résistance d'abord instinctive, puis raisonnée. L'italien, me suis-je d'abord dit, pratique déjà *scrittrice* et *professoressa*. Pourquoi le français n'en ferait-il pas autant ? Il est vrai que l'anglais peut commodément se replier derrière des formes neutres comme *writer* et *professor*. Mais qui me dit que l'allemand, puisant dans le même fonds germanique que le vieil anglais, n'est pas en train de transformer *Schriftsteller* en *Schriftstellerin* selon qu'il s'agit de Günter Grass ou de Christa Wolf ? Du reste, la langue anglaise n'est pas sans reproche aux yeux de certaines. L'anglo-américain

n'a-t-il pas éprouvé le besoin d'inventer, dès 1901, le titre *Ms.*, afin de gommer un statut marital dont l'affichage (*Miss* ou *Mrs.* ?) était jugé humiliant dès lors qu'il n'était imposé qu'aux femmes ? N'est-ce pas la preuve que le sexisme règne dans toutes les langues, produits de sociétés patriarcales, comme chacun sait ?

À ce stade, le lecteur est prié d'admirer l'art de la dialectique qui intègre à la démonstration le point de vue de l'adversaire. Cependant, s'il est de bonne foi, il devra aussi voir comment, dans l'exemple de *Ms.*, l'histoire de ce titre accrédite plutôt la thèse de l'idéologie inhérente à tout néologisme. Cette histoire fut rappelée récemment dans le *New York Times Magazine* par Ben Zimmer, éditeur de dictionnaires chez Oxford University Press<sup>2</sup>. Selon ce dernier, le titre *Ms.*, créé en 1901, ne s'est imposé qu'en 1965, à l'initiative d'une militante new-yorkaise des droits civiques, Sheila Michaels. Quand le titre *Ms.* apparaît pour la première fois, le 10 novembre 1901, dans un journal du Massachusetts, c'est pour une tout autre raison que celle qui le fera adopter par le mouvement féministe. L'auteur de l'article (non signé) le présente alors comme une astuce pour éviter les bévues quand une dame vous est présentée et que l'étiquette exige de s'adresser à elle selon son rang, celui d'épouse étant alors enviable et respecté. Il faut croire que les règles de l'étiquette du parfait gentleman étaient connues de tous au début du siècle dernier, puisque l'innovation demeura sans suites pendant plus de soixante ans. Mais, dans les années 1960, le mouvement féministe est en plein essor aux États-Unis, alors qu'il récolte les fruits d'idées progressistes sur la condition féminine semées par quelques Anglaises pugnaces et leurs alliés éclairés des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. C'est alors seulement que le néologisme *Ms.* a pu être jugé recevable.

Féministe, j'utilise sans effort ce titre en anglais. Mais en français je maintiens la distinction entre « madame » et « mademoiselle », sans doute en réaction aux excès d'un certain français parlé au Québec, capable, dans les lieux publics, certains jours, de tutoyer des grands-mères et de donner du « madame » à leurs petites-filles dans un même élan niveleur et progressiste. Mais que je maintienne en français l'usage de « madame » ou « mademoiselle » ne fait que raviver la question : pourquoi le mot « écrivaine » me reste-t-il en travers de la gorge, alors que, sans y céder moi-même, je peux supporter stoïquement,

2. Histoire rappelée dans une chronique documentée sur le langage, au ton factuel, sans visée polémique : Ben Zimmer, « Ms. : The Origins of the Title, Explained », chronique « On Language », *New York Times Magazine*, 25 octobre 2009, p. 16.

dans la bouche ou sous la plume d'autrui, les « docteur », « chercheur », « sculpteur », et *tutti quanti*? C'est que, les domaines de la médecine, de l'université, de la sculpture ou de la politique m'étant étrangers, je peux, par un effort de volonté ou au nom d'une paresse intellectuelle enrobée de tolérance, concevoir l'usage de tels néologismes : ils n'engagent pas l'écrivain que je suis. Il en va autrement du mot « écrivain ». À mes yeux, à mes oreilles, dans chacune de mes fibres, le mot « écrivain » ne recoupe pas exactement la même réalité que le mot « écrivaine », tel que je conçois cette fonction et la littérature qui, idéalement, en procède — j'y reviendrai. Aussi je ne puis utiliser le mot « écrivaine » pour désigner les femmes écrivains qu'il m'arrive de vouloir citer, que ce soit par écrit ou de vive voix, et encore moins revendiquer ce titre en ce qui me concerne, même si souvent je laisse dire. Dans les débats ou les rencontres publiques, le temps est compté, comme l'est l'espace dans les publications. Par conséquent, il me paraît toujours plus intéressant d'entrer dans le vif du sujet plutôt que de perdre du temps en considérations sur le titre à vous donner, considérations qui paraîtront oiseuses à plusieurs et qui peuvent avoir l'air ici de m'obséder, mais seulement ici.

Cependant, comme je laisse aux autres la liberté de dire, d'écrire, de penser ou d'endosser le mot « écrivaine », j'entends avoir la liberté de ne pas le faire. C'est là que le bât blesse. En une petite vingtaine d'années, sans doute dans la foulée d'un premier « avis de recommandation » publié dans la *Gazette officielle* le 28 juillet 1979, la question de la féminisation des titres semble réglée au Québec, du moins pour ses défenseurs, qui ont si bien manœuvré du point de vue de l'opinion publique que le maintien de l'usage « écrivain », « sculpteur », « professeur », « médecin » ou « auteur », pour désigner indistinctement un homme ou une femme exerçant cette activité, ne peut être que rétrograde, reflet d'une misogynie engoncée dans un costume vert d'académicien, arc-boutée sur des privilèges d'avant la pilule. Quant à concevoir qu'une femme ne souhaite pas féminiser ces termes, une telle perspective est jugée si invraisemblable qu'elle n'est même pas envisagée, sauf en quelques rarissimes exceptions, par exemple lorsqu'au moment de vous introduire auprès de quelqu'un ou du public, un présentateur pris de scrupules vous pose la question, quitte à passer pour un dinosaure (scrupules que je n'ai jamais vus chez une présentatrice). Il y a pire : de nos jours, hommes ou femmes, les réviseurs, correcteurs et autres indispensables métiers de la presse et de l'édition ne peuvent plus voir dans le maintien

du mot « écrivain » pour désigner une femme qu'une coquille typographique ou un oubli, vite réparé, comme on rétablit l'accord d'un verbe ou d'un adjectif, en poussant un ouf de soulagement devant la faute évitée.

C'est la mésaventure qui m'est arrivée dans ces pages<sup>3</sup> et qui est à l'origine de l'aimable invitation qui m'a été faite de m'expliquer plus longuement, après une brève mise au point parue dans le numéro 286 de la revue. J'y ai vu l'occasion de rappeler qu'un écrivain n'utilise pas les mots inconsidérément, que ceux-ci résultent de choix, certains plus réfléchis que d'autres, et que, au Québec, où la langue française ne peut être un sujet anodin, l'empressement mis à féminiser les titres cache sans doute sinon une étourderie de nouveaux modernes (comme il y a de nouveaux riches), du moins une méconnaissance de la langue française, de son histoire, de ses possibilités, de son génie, et, surtout, une volonté de plier la langue française à ses convictions.

### **Une logique hygiéniste**

Comme l'affirme aussi, avec des conclusions différentes, les défenseurs de la féminisation des titres, les mots ne sont pas un simple assemblage de lettres. Ils sont chargés d'affects et renvoient à des réalités qui n'en cessent pas moins d'exister aux yeux de l'histoire. C'est d'ailleurs ce qui donne aux langues leur richesse, fait entendre leur musique propre et rend irrecevables les reproches d'illogisme que certains hygiénistes réformateurs font à la langue française. Pas plus que ses utilisateurs, la langue française ne peut être rigoureusement logique. Pour reprendre la métaphore de la maison utilisée au début de la présente réflexion, disons que je vois la langue française comme une vaste demeure composée d'un corps de logis ancien auquel se sont greffées, avec le temps, annexes, rallonges, ailes nouvelles. On peut s'y perdre certains jours, mais quelle vue chaque matin !

Des exemples ? Le fait que ceux qui nous gouvernent se réunissent périodiquement à « huis clos » nourrit certainement plusieurs théories du complot, bien qu'à notre époque plus aucune porte ne soit appelée « huis », pas même celle contre laquelle frappe avec vigueur l'huissier aux petites heures. La chose a disparu, le mot est resté en usage. Mais, pour cette raison même, la chose a-t-elle tout à fait disparu des mémoires ? Dans l'expression « huis clos » subsiste

3. Marie-Andrée Lamontagne, « S'entourer », *Liberté*, vol. 51, n° 3 (285), septembre 2009, p. 93-100.

le reflet fantomatique de lourdes portes hérissées de fer qui, à leur tour, rappellent l'arbitraire royal, les décrets de l'Inquisition, la petite clé tachée de sang que frotte en vain la nouvelle épouse de Barbe-Bleue. À l'heure de la dictée (rêvons un peu qu'il se donne toujours des dictées dans les écoles québécoises), l'écolier qui a écrit « huit clos » et s'est vu rendre sa copie marquée de rouge (le rêve se poursuit) n'a sans doute pas eu droit à un commentaire historique sur le sens premier du mot « huis ». Mais, en apprenant à orthographier correctement ce mot malgré son apparente bizarrerie, il entrevoit la possibilité que la création du monde n'ait pas coïncidé avec sa naissance, ce qui fera peut-être de lui plus tard un meilleur citoyen, capable de s'interroger sur le bien-fondé des huis clos plutôt que d'être celui qui les décrète.

Dans d'autres cas, c'est le sens du mot qui a changé jusqu'à entraîner son quasi-bannissement, même si la chose, elle, est demeurée. C'est tout le problème de la rectitude politique. Comme le mot « nègre » en français, le mot *negro* n'a pas disparu avec l'adoption du Civil Rights Act en 1964 par le gouvernement des États-Unis. Simplement, dans la bouche d'un Blanc, le mot « nègre » ne peut plus maintenant signifier autre chose qu'une injure raciste (bouche non éduquée) ou être une marque de culture (bouche éduquée), comme dans l'expression « la revue nègre de Paris », où se trémoussait Joséphine Baker en 1926. Prudemment, les Blancs s'interdisent donc de l'utiliser.

Il suffit d'ouvrir un dictionnaire historique de la langue pour s'en convaincre : tous les mots de la langue française ont été un jour ou l'autre des néologismes, venus du latin, du grec, de langues indo-européennes ou de dialectes. Mots à l'orthographe ou à la prononciation parfois déformée et passée dans l'usage, mots empruntés au latin populaire et passés dans un autre registre en français : les mots sont vivants, et leur histoire est inscrite dans leur forme. Aussi le procès d'immobilisme fait à ceux qui, tout simplement, voudraient considérer tous les aspects de la langue avant de vouloir la réformer et de sauter dans le train de l'air du temps est-il injuste. En ce qui concerne les néologismes plus récents, l'expérience ne montre-t-elle pas que ceux qui se sont imposés dans la langue française ont pu le faire parce qu'ils se sont appuyés sur son histoire ? Si le mot « courriel », forgé en réponse à l'anglais *e-mail*, est de nos jours relativement bien accueilli et si son usage se répand dans la francophonie, c'est qu'il fait image, celle-ci à la fois familière et nouvelle, sans faire intrusion. Si le mot « gaminet », forgé en réponse à l'anglais *tee-shirt*,

a fait jadis long feu, c'est qu'il a dû se frayer un chemin dans les méandres du cerveau tordu d'un fonctionnaire-linguiste (peut-être même s'y sont-ils mis à plusieurs) de l'Office québécois de la langue française, ignorant de la langue même qu'il s'employait à défendre avec énergie.

Le féminisme, nécessaire, salutaire, n'a pu faire évoluer les mentalités qu'au prix d'un militantisme, à la base manichéen, comme tous les combats. Le féminisme a pris plusieurs formes au cours de son histoire. Le féminisme nord-américain, dans son approche souvent frontale, dogmatique, guettée par le néopuritanisme, est celui qui a imprégné la société québécoise au moment où, dans les décennies 1970 et 1980, elle en a généralisé les idées et la pratique. Pour tempérer l'influence du féminisme nord-américain et ouvrir le féminisme québécois à d'autres influences, les racines françaises du Québec se sont révélées inopérantes. Nulle madame de Staël sur les rives du Saint-Laurent pour faire trembler le pouvoir de Napoléon III, nulle Juliette Récamier pour s'attirer l'amitié d'écrivains aussi considérables et différents que Chateaubriand et Joseph Joubert. Il n'y a pas eu non plus de Louise Labé en ce qui concerne la poésie, ni de Marie de Gournay, fille spirituelle de Montaigne, ni d'Émilie du Châtelet, pour mener ses propres travaux scientifiques dans la pièce à côté de celle où écrivait Voltaire, ni de George Sand, la « femme Sand », disait Baudelaire avec mépris, ni tant d'autres, pour montrer, sur la longue durée, toute l'étendue de la palette féministe. Ce qui ne veut pas dire que les modèles féminins aient été absents de l'histoire du Québec et du Canada. Disons simplement que ces femmes, aux combats nécessaires, ressortissaient trop souvent au seul imaginaire pionnier, vainqueur de grands espaces. Selon le terme convenu, divers « bastions » — l'université, le Sénat, le suffrage universel, les salles de rédaction, etc. — ont ainsi été pris d'assaut, à une époque (on connaît les dates), par quelques femmes d'exception qui ont ouvert la voie aux autres. Mais c'était là un féminisme héroïque, à la soviétique, façon conductrices de tracteurs.

Or la pensée féministe a pris plusieurs formes au cours de son histoire. Ailleurs, celles-ci ont informé l'art de la conversation, l'infinie variété des jeux de séduction, la détermination et les ambitions des unes, l'intelligence de femmes et d'hommes avisés, leur curiosité, leur anticonformisme, capables de se jouer des rôles sociaux tout en en tirant parti. Ces théâtres d'opérations — pour filer la métaphore guerrière — sont une conquête des sociétés raffinées, urbaines,

policées, même s'il est évident que toutes les couches sociales, dans le Vieux Monde, n'étaient pas logées à la même enseigne sur ce point, à Paris pas plus qu'à Florence, à Vienne ou à Londres. Cependant, dans le dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle, l'élan irréprouvable qui, au nom du progrès, du bon sens et de la justice, a conduit la société québécoise à épouser d'un seul bloc le féminisme doctrinal, univoque — pionnier — de l'Amérique du Nord a eu pour corollaire, au Québec, l'embrigadement de la langue française au service de la cause. La féminisation des titres s'est d'emblée située du côté du progrès, aussi bien dire de la vérité. Et, comme le Québec ne voulait surtout pas avoir l'air rétrograde ou passéiste, la pratique a été adoptée sans discuter, et d'autant plus facilement que l'époque était, est encore, à la vitesse et à l'oubli.

Ma résistance à la féminisation des titres ne tient pas uniquement à mon choix d'une autre vision du féminisme, plurivoque dans ses visées et ses moyens, curieuse des hommes autant que de l'homme. Elle ne tient pas seulement à une méfiance à l'endroit des idéologies et des violences qu'elles infligent à la langue, comme j'ai pu notamment le constater un jour, après une causerie sur Colette, alors que tout naturellement j'avais utilisé le mot « écrivain » pour désigner l'auteur de *La naissance du jour* et du *Blé en herbe*, virtuose capable de transmuter l'angoisse dans l'or de la langue. Après la conférence, faite à l'université, à la Faculté de l'éducation permanente, une auditrice — grande, allure distinguée, bijoux discrets — m'avait abordée pour me faire part de sa perplexité. Pourquoi avais-je systématiquement parlé de Colette comme d'un « écrivain » ? Une demi-heure plus tard, nous étions encore en train de ferrailer civilement au-dessus du gouffre qui nous séparait. Les femmes ont été invisibles pendant trop longtemps, arguait mon interlocutrice, qui avait connu les conseils d'administration et les clubs de golf fermés aux femmes. Cette époque était révolue. Désormais, ajoutait-elle, la langue devait rendre les femmes visibles. Dans toute communication, tout discours, tout écrit, il est maintenant indispensable que chacun sache d'emblée à qui il a affaire. Homme ou femme ? Il faut être fixé.

Devant ces énergiques certitudes, j'ai été parcourue d'un frisson. Il existe pourtant, ai-je répliqué, des tas de mots en français qui ne renvoient ni à l'un ni à l'autre, tout en étant du genre tantôt masculin, tantôt féminin. Les linguistes appellent épiciens ces mots qui désignent indifféremment le masculin ou le féminin. Ce terme savant, je ne l'ai pas prononcé ce jour-là, pour ne pas avoir l'air de m'attribuer

une science que je ne possède pas. Je n'ai pas davantage fait valoir ce que j'écris ici maintenant, à savoir que la présence d'épicènes devrait nous alerter sur les origines gréco-latines de bien des mots de la langue française. Ces origines sont peut-être moins visibles que dans le « volubilis » qui grimpe sur le mur de la terrasse, mais elles sont tout aussi attestées. Il en reste des traces dans le français moderne. Pourquoi les effacer ? La langue française s'enrichit ainsi de mots plurivoques, souvent nés de mots différents ayant eu des significations différentes dans le passé et qui n'en forment plus qu'un en français. Non, non, je n'allais pas tenter d'écraser mon interlocutrice sous une érudition que je n'avais pas. Toutefois, je savais au moins une chose. Si en français le mot « homme » désigne à la fois le mâle et l'espèce humaine, c'est parce que le grec ancien avait prévu des mots différents pour chacune de ces deux réalités : les mots *anēr* et *andros*, pour désigner l'homme en tant que mâle ; le mot *anthrōpos*, pour désigner l'homme en tant qu'espèce humaine. Ce qui me plaisait en l'occurrence, c'était précisément l'idée selon laquelle une trace de ces sens différents ait pu subsister en français moderne, à peine visible et pourtant présente. Ce n'est que par la suite, au hasard de recherches dans le dictionnaire sur un autre sujet, que j'ai appris que ces trois mots grecs étaient issus de la même racine indo-européenne, *ner*, qui signifie « mâle, guerrier ».

Il va de soi que, dans le Québec über-moderne de maintenant, le mot « homme » apparaît insupportablement machiste et qu'il doit être aussitôt suivi du mot « femme », pour faire bonne mesure, ou remplacé par le mot « humain », jugé neutre sur le plan sexuel. Il suffit d'ouvrir les oreilles ou de lire toute espèce d'écrit publié au Québec pour se convaincre du féminisme précautionneux de huit millions de Québécois. Mais le mot « humain » est-il aussi neutre qu'il y paraît ? À vrai dire, ai-je aussi appris dans le dictionnaire ce même jour, les mots « homme » et « humain » sont issus d'une autre racine indo-européenne que celle qui a donné *anthrōpos* et *andros*. Leur racine à eux est *ghyom*. Elle signifie « terre » et a donné *kthōn* en grec, *humus* en latin. Le mot « humain » n'est donc pas particulièrement neutre. Simplement ses origines ont peu à voir avec la différence des sexes.

Refermons vite ce dictionnaire, car j'admets que, si chacun devait connaître l'origine des mots avant de parler français, plus personne n'ouvrirait la bouche. Pourtant, quand tout un chacun semble prêt à se draper dans une neutralité aussi vertueuse que factice, il peut être

utile de s'administrer à soi-même la médecine qui consiste à ouvrir un dictionnaire dans le but d'être un peu moins ignorant. S'il était fait plus souvent par tout ce qui fait profession de rédiger ou de parler dans un micro, un tel geste éviterait sans doute bien des maladroites d'expression. On éviterait ainsi que, au nom de la même vertu bien-pensante, le mot « personne » soit servi à toutes les sauces comme il l'est maintenant dans toute prose officielle qui se veut irréprochable et bien peignée, sans voir le côté comique qui naît non seulement de la répétition du même mot quatre ou cinq fois en trois lignes et une seule phrase, mais aussi de la redondance qui fait écrire à plusieurs, sans broncher, « personne humaine » — comme s'il existait, en effet, des personnes animales et minérales...

Ces distinctions peuvent avoir l'air de finasseries ; elles m'ont malgré tout permis de comprendre pourquoi, par exemple, je n'arrivais pas à considérer comme machiste l'expression « droits de l'homme ». Mais, comme je l'ai dit, ce n'est que plus tard que le hasard m'a fait m'enfoncer, sur ce point, dans une forêt étymologique. Dans l'imédiat, je n'en avais pas terminé avec l'épisode Colette. Il y avait devant moi cette femme, un brin remontée contre ce qu'elle voyait comme une trahison de ma part, et qui me réclamait des exemples de ces fameux mots qui en français n'ont pas de sexe. Eh bien, « imposteur », avais-je répondu. Ou « recrue ». En face, on réfléchissait. Pour détendre l'atmosphère, j'ai ironisé. Évidemment, le mot « recrue » posera un problème dans votre monde juste et résolument sexué. C'est vrai, tous ces soldats mâles récemment appelés sous les drapeaux, comment allez-vous les appeler ? L'absurdité du propos est passée inaperçue. Mon interlocutrice a froncé les sourcils. Dans une phase transitoire, a-t-elle répondu avec lenteur, à mesure que la solution se faisait jour dans son esprit, le *e* de « recrue » pourra être conservé. Mais, à un moment donné, il faudra bien en venir à écrire le mot « recrue » avec ou sans *e* selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Il faut être fixé.

Re-frisson.

Non, lecteur de ces lignes, comme j'ai commencé à l'expliquer plus tôt, aussi effrayante que me paraisse l'idéologie appliquée à la langue, elle ne suffirait pas, pas plus que mon choix d'une autre forme de féminisme, à justifier ma résistance à la féminisation des titres et plus particulièrement au mot « écrivaine ». La raison profonde, la voici : ma conception de l'écrivain et de la littérature. Dans la vie quotidienne, un écrivain est certes un homme ou une femme. Mais il est

aussi né dans tel pays, non dans tel autre, et peut-être même qu'il en changera un jour. Pour saisir l'influence du pays natal chez un écrivain, il faudrait aussi envisager ce pays dans toutes ses particularités, et au premier chef, s'agissant d'un écrivain, celles des langues maternelle et apprises, et tant qu'à faire de la religion de ses pères, ou plus exactement du courant à l'intérieur de la religion dont se réclament ou non ceux-ci, et ce que lui, écrivain, a fait de cet héritage. Un écrivain se définit aussi en partie par le milieu dont il est issu et la plus ou moins grande mobilité sociale qui le caractérise selon les lieux ou les époques. Comptent aussi l'éducation reçue, les aléas de l'histoire, les circonstances qui trempent le caractère, l'histoire familiale, vraie ou fantasmée, y compris celle d'ascendants morts depuis des lustres ; pour ne rien dire de la part irréductible de chacun, capable de prendre ses distances avec tous ces déterminismes.

En somme, chez un écrivain, le sexe n'est qu'une composante identitaire parmi plusieurs autres. Le problème vient donc de ce que l'usage « écrivaine » exacerbe la dimension sexuelle de l'identité. Il oblige à ne voir qu'elle, comme si elle seule expliquait tout, ce qui est évidemment faux. Mais poussons le raisonnement plus loin. Les mots n'étant pas anodins, cette récente hypertrophie sexuelle appliquée à la figure de l'écrivain ne pourrait-elle pas expliquer l'omniprésence du thème du corps dans la critique littéraire des années 1980 ? Ne serait-elle pas à l'origine de tous les épanchements d'humeurs, au sens physiologique et psychologique du terme, dans la littérature dite des femmes à la même époque ? À son tour, cette boursoufflure sexuelle (voyez l'image...) n'aurait-elle pas favorisé l'apparition de la nouvelle tarte à la crème critique qui invite maintenant chacun, psychanalyse aidant, à reconnaître sa part masculine et sa part féminine, tout en élevant l'indifférenciation sexuelle au rang d'esthétique branchée ? Idéologie, toujours.

Que le sexe ne soit qu'un aspect parmi d'autres de l'identité est déjà une évidence en ce qui concerne tout individu, créateur ou non. Celle-ci s'impose *a fortiori* chez un écrivain. Quand un écrivain écrit, c'est-à-dire tout le temps, chaque fois qu'il observe, engrange, transforme, invente, toutes les composantes identitaires évoquées plus tôt sont reléguées au second plan ou réquisitionnées en vue de l'œuvre à écrire. L'écrivain, tel que je le conçois, est un monstre désirant, à l'intériorité tout entière jetée vers le dehors, qui est son matériau. Il est à la fois le brin d'herbe et le pied qui le foule, l'homme qui souffre et la femme qui reçoit des coups, l'enfant qui voit, le vol du

papillon qui monte, le soleil qui descend — l'écrivain est partout. Il est diffracté dans la vision du réel qui est la sienne et dont il doit maintenant extirper une forme. Qu'une telle conception de la littérature ait été affirmée, implicitement ou explicitement, par des femmes écrivains comme Nathalie Sarraute, Marguerite Yourcenar, Katherine Mansfield, Colette ou Virginia Woolf, de même que par des hommes écrivains comme James, Flaubert, Carver ou Joyce, devrait faire réfléchir les adeptes du *e* à tout crin. Mais n'est-ce pas là rêver, une fois de plus ?

Une pompière, une médecine n'en sont pas moins compétentes parce que de grandes âmes les ont affublées de ces titres. Il est vrai que chacun est maintenant fixé sur le cycle menstruel de ces dames, ce qui représente un indéniable progrès. Il n'empêche que, si les épiciènes « imposteur » ou « successeur » n'ont pas besoin de féminin en français, ce n'est pas parce qu'ils ne renvoient à aucun métier en tant que tel, mais parce que, historiquement parlant, les suffixes *-eur*, *-teur*, *-or* désignent l'agent de l'action dans plusieurs langues d'origines indo-européennes, y compris en français. Du coup, pourquoi cette façon neutre d'indiquer l'agent de l'action ne pourrait-elle pas être maintenue aussi, par qui le voudrait, en ce qui concerne les mots « chercheur », « pasteur », « éboueur » ou « soudeur » ? Et pourquoi ne pourrait-on pas en faire autant avec le mot « écrivain » ? Si, malgré tout, dans certaines situations, il s'avérait nécessaire de préciser le sexe du sujet, pourquoi l'apposition du mot « femme », comme dans « femme soudeur » ou « femme écrivain », ne suffirait-elle pas ? Au-delà de la nécessité ponctuelle qui ferait parfois écrire ainsi, la neutralité de la fonction serait maintenue, jusqu'au jour où, les femmes se faisant plus nombreuses dans ces métiers (comme c'est maintenant souvent le cas), leur présence irait de soi et n'aurait plus besoin d'être montrée du doigt. C'est à cet universel-là qu'aspire le féminisme que je pratique.

Un adage bien connu veut que la guerre soit une chose trop sérieuse pour être confiée aux seuls généraux. De même, la langue ne saurait être laissée aux mains des seuls linguistes. Ces réflexions de profane, dictées par les circonstances, n'avaient d'autre but que de m'expliquer à moi-même les raisons d'une résistance à un usage trop vite devenu normatif au Québec. Je ne veux convaincre personne. Je veux seulement qu'on me laisse écrire et dire « écrivain », parce que la réalité derrière ce mot m'apparaît bien plus complexe que de relever d'une simple dichotomie sexuelle. La littérature appartient à un ordre

supérieur, qui exige de l'écrivain soumission et ascèse, même si je sais que ces mots sont devenus incompréhensibles à bien des gens. Suivant ce point de vue, à mes yeux, les considérations sur la féminisation des titres ne font tout simplement pas le poids à côté des exigences de l'œuvre à écrire. Les regards apitoyés des détenteurs de la vérité ne changeront rien à ma façon de faire. Bien au contraire : me dire «écrivaine» reviendrait à rabattre ma conception de la littérature sur la définition qu'en donnerait mon sexe, en somme à me reléguer volontairement dans un coin du salon avec un ouvrage de dame. La littérature ne sait peut-être pas que j'ai d'autres vues sur elle. Elle l'apprendra un jour. Tel est l'orgueil de l'écrivain.